

La Der des Der du soldat Alexandre

La mobilisation générale

Lorsque la mobilisation générale est décrétée le 1er août 1914, la France est en pleine moisson, ce sont les métives comme on dit dans le Poitou et nul ne pense pas à la guerre.

Au cours de l'après-midi du 11 août 1914, à Poitiers, Alexandre Meunier arrive à la caserne Rivaud. Il connaît bien les lieux, car il y a effectué ses deux périodes d'exercices comme réserviste. Que de monde ! Une file interminable devant le bureau des immatriculations, une autre tout aussi longue devant le fourrier pour obtenir son uniforme, la chaude vareuse bleue et le pantalon rouge ainsi que son barda. Cette installation l'occupe pendant deux bonnes heures.

Ensuite, il emménage dans la chambrée. Beaucoup de ses nouveaux camarades sont excités. Si certains braillent à tue-tête des chants revanchards, c'est, en fait pour mieux masquer l'inquiétude qui les étirent. En général, les mobilisés ne songent pas à reprendre l'Alsace et la Lorraine, mais désirent défendre leur pays contre l'envahisseur allemand qui a déclenché la guerre. Beaucoup croient qu'elle ne va pas durer. Mais d'autres sont plutôt d'avis qu'il n'y a que les planqués de civils pour croire que cette guerre sera vite terminée!

Puis, il prend au réfectoire son premier repas de guerre, infect! "*C'est pas de la soupe, c'est du rata*" chantent déjà quelques recrues.

Enfin, il est temps de se reposer avant l'extinction des feux. Guerre ou pas, été comme hiver, c'est toujours à la même heure. Alexandre sort dans la cour pour se rouler une petite cigarette. Il s'assied par terre, dos au mur. C'est qu'il est fatigué... Usé par ce voyage dans un train bondé, avec ces hommes de tous âges qui braillaient sans cesse "mort aux Boches". Quels couillons!

— Qu'est-ce qu'ils nous ont fait, ces pauvres gars allemands qu'on envoie comme nous à la boucherie? pense tout bas Alexandre.

Son moral est au plus bas. Ah quel malheur, cette guerre! Alexandre songe aux démarches précipitées qu'il dut faire pour rendre à son propriétaire le logement qu'il louait au n°124 la rue du Cherche-Midi dans le 6ème arrondissement de Paris. Que dire de cette occasion manquée de trouver enfin la boucherie idéale où il aurait pu gagner sa vie en indépendant, lui qui n'avait plus le tempérament à rester sous l'autorité patronale? Dire qu'il n'a pas pu voir sa famille à Sauzé, son frère Célestin qui lui aussi a reçu son avis de mobilisation, sa gentille belle-soeur Irma et surtout son neveu, le jeune Lucien qui ne pense qu'à jouer au nain jaune, avec ce jeu qu'il lui a offert aux étrennes précédentes. Les siens, il ne les a pas vus depuis l'été 1913, où il avait séjourné au pays quelques jours. Bien sûr, il a une pensée émue pour ses parents qui sont restés aux Brousses, à qui il envoyait régulièrement des colis. Il songe à son père Louis Meunier dont le pied-bot ne le laisse pas en paix, à sa mère, la toujours active Marie-Louise Piard qui se décarcasse pour faire tourner la marmite et à sa soeur Léonie qui malgré son âge déjà avancé, se comporte toujours comme une gamine.

Il se roule une deuxième cigarette. Il n'a pas encore tiré sur la première bouffée qu'il est surpris par une interjection subite.

— Alors Meunier, la classe Deux prend l'air?

Devant ses yeux se dresse une paire de jambes moulées dans le fameux pantalon-garance porté non seulement par tradition, mais aussi pour être vu de loin par l'artillerie, et donc pour éviter les pertes par tirs amis. Alexandre lève le nez et reconnaît son interlocuteur.

— Lucien Deprein !!! T'es arrivé quand?

— Ce matin, et toi?

— Cet après-midi!

— Tu crois qu'on va rester longtemps ici?

— Sais pas, c'est pas moi qui décide. J'me contente d'obéir aux ordres, même si j'suis pas

d'accord avec les supérieurs.

- T'as vu nos potes de Mairé? demande Lucien.
- Lesquels?
- Ben, les deux Gadiou, par exemple.
- Non , j' les ai pas vus. Ils sont sûrement déjà partis en campagne avec les premiers bataillons du 125ème. Tu sais, aujourd'hui, il est parti un régiment entier formé de réservistes et ça va continuer encore longtemps comme ça! On n' peut pas loger tout le monde en même temps.

Les deux compères continuent d'échanger leurs souvenirs, surtout les bons. C'est qu' avec les Gadiou, l'Amédée et l'Eugène, ils ont toujours, tout fait ensemble. Ils sont nés dans différents hameaux de Mairé -Lévescault en 1882, c'est vrai, mais ils se sont vite retrouvés sur les mêmes bancs de l'école communale, au bourg, dans la classe de M. Marchand, le sévère maître d'école qui n'hésitait pas jouer de la règle en fer sur les doigts quand l'un d'entre eux oubliait l'interdiction de parler patois. Les blagues d'enfants de coeur les font encore rire. Ils se rappellent la colère du curé quand ils avaient joué au miracle des noces de Cana à l'envers, en changeant en eau, le vin blanc des burettes et surtout des calottes qu'ils avaient reçues après l'office! C'était deux jours avant leur communion en mai 1892.

- Tu t' souviens du retour bien arrosé du conseil de révision, en octobre 1902 ? demande Lucien.
- Ben oui, ce n' était que la première d'une longue série de bitures, répond Alexandre. Dans quel état on était quand on a fêté la quille avec les gars du 92ème RI, en septembre 1904...Tu parles, on avait une de ces soifs après onze mois de caserne à Clermont-Ferrand !
- Et celles qui ont fini nos deux périodes, ici à Poitiers avec le 125ème en septembre 1908 et en mai 1911.
- Toujours auusi soif, d'ailleurs!

C'est alors qu' un frêle soldat vient s'asseoir à côté d'eux. Dans un premier temps, il les écoute d'une oreille distraite. Puis quelques éléments de la conversation l'amènent à penser que ces deux soldats ne lui sont pas inconnus.

- Vous êtes de la classe Deux ? demande le nouveau venu.
- Ouais...tous deux nés en 1882 ! répond Alexandre.
- Moi aussi, j'suis de 82. D'où êtes-vous?
- Ben, des "Deux Chevres" pardi! répondit Lucien.
- Ah! Ah! Moi aussi.
- Ben mon couillon, d'où qu' t' es donc? continue le jeune cultivateur.
- De Montalembert. Et vous?
- De Mairé dit L'Evescault, reprend Alexandre.
- Ben ça alors, on a dû se rencontrer alors .
- Oui, ta jolie goule me dit quelque chose.
- Pour sûr, on s' est vu au service militaire à Clermont au 92ème et ici à Poitiers dans les périodes de rappel au 125ème... et peut-être dans les rues de Sauzé! s'écrie le gringalet de Montalembert.

Alors chacun se présente, histoire de rafraichir les mémoires.

- Guillaud Jérémie, né le 30 août 1882, ancien cultivateur au Pigeon Blanc à Montalembert, mais actuellement domicilié en région parisienne, à Neuilly-Plaisance.
- Deprein Lucien, j'suis né au bourg de Mairé le 9 février, mais j'suis en ce moment fermier.. euh....cultivateur à Clussais.
- Meunier Alexandre, né le 16 octobre aux Brousses à Mairé. Dernièrement, j'étais à Paris.

Jérémie s'étonne qu'Alexandre ait perdu son accent poitevin au profit de celui de Paris.

_ Tu parles, c'est pas étonnant, j' suis boucher à Paris depuis sept ans .

_ " *Parisien tête de chien, Parigot tête de veau* " chantonne Lucien fort à propos.

_ Tu sais, dans la famille on est tous dans la découpe, la taille ! reprend Alexandre goguenard. Mon frère taille des costumes pour les bourgeois de Sauzé-Vaussais, ma mère et ma soeur taillent souvent une petite bavette à l'épicerie quand leurs dames viennent faire leurs emplettes, mon père découpe le cuir pour ressemeler leurs bottines et moi, je tranche dans le lard pour nourrir le peuple de Paris!

_ Allez, racontez-moi, qu'est-ce que vous avez fait tous deux depuis 1911? demande Jérémie.

C'est Alexandre qui commence les confidences. Il rappelle à ses copains son apprentissage de la boucherie dans les Deux-Sèvres, évoque sa volonté de s'installer à Paris pour travailler en boutique, dès la fin septembre 1903, là où il pouvait retrouver son frère Célestin qui y était tailleur. Cette montée à la capitale ne se fit pas comme prévu, car il fut obligé d'effectuer son service militaire à Clermont-Ferrand du 14 novembre 1903 au 18 septembre 1904. En septembre 1905, il était toujours à Melle. Ses affaires n'allaient pas mal, certes il avait un petit salaire, mais il hésitait encore entre deux projets: soit aller à Paris à la rentrée de l'hiver, soit rester au pays et suivre une occasion de mariage imprévue. A cette date, il déplorait ne pas avoir de nouvelles des Brousses, d'ailleurs il n' y allait jamais. Par contre, il rendait parfois visite à sa famille de Niort, à sa tante Marie Piard celle qui était devenue Madame Henri Châtaignon.

_ Dis moi, Alexandre, tes folles idées de mariage, c' n' était pas avec une des trois filles Richard de Sauzé, par hasard? Tu t' rappelles, leur père tenait un café dans la Grande Rue...

Alexandre eut un petit moment d'hésitation avant de confirmer, mais sans préciser de quelle fille il s'agissait.

_ Ouais, j' l'aimais bien la drôière, mais ça n' s'est pas fait...

Il préfère continuer son histoire. En 1907, il est enfin à Paris. Il trouve un travail dans le 9ème arrondissement où ses économies déposées sur le livret de caisse d'épargne fondent comme neige au soleil. En mars 1908, il habite rue des Saints Pères dans le 6ème. Il restera dans ce paisible quartier de Saint Germain des Prés jusqu'en juin 1914.

- Dis-moi, demande Jérémie, tu as connu la grande crue de 1910 ? Pas eu trop de mal à circuler?

- Non pas trop, j'étais à l'abri. Mai c'est bien vrai, quelle galère, cette flotte!



Alexandre rappelle aussi qu'il dut accomplir ses deux périodes de rappel en août et septembre 1908, puis en mai 1911, ici à Poitiers, dans le 125ème RI avec ses deux compagnons préférés, les natifs de Mairé de la classe 1902, Amédée Honoré Gadiou et Eugène Gadiou.

Il ne parle pas des 50 F d'amende pour outrages aux agents auxquels il a été condamné le 6 avril 1909, par la 11ème chambre du tribunal de la Seine, car après tout, il ne connaît pas les opinions de ses interlocuteurs.

Jusqu'à l'extinction des feux, les trois compères continuent de se raconter leur brève existence.

Le départ au front

Deux jours plus tard, Alexandre qui est de repos, se décide à écrire à la famille.

"Si ce n'était pas le danger, les soldats en campagne seront mieux qu'à la caserne. Il y a beaucoup de services à assurer pour la ville et ses dépendances. Il est question de remplacer les vieux que l'on a appelés pour la sécurité des jeunes... ils rentreront dans leurs foyers puisqu'il y a des hommes en trop." Cette lettre datée du 14 août sera la dernière que la famille conservera précieusement dans ses archives. Il précise qu'il appartient à la 28ème compagnie de dépôt, à la 7ème escouade à la caserne Rivault du 125ème RI.

Ainsi, les réservistes devenus trop nombreux sont envoyés au fur et à mesure, soit au front, soit en attente dans divers régiments de la région. Tel est le cas d'Alexandre qui passe peu de temps après l'envoi de cette lettre, au 68ème Régiment d'Infanterie caserné au Blanc en Indre et Loire.

Les jours passent. De tous les régions de France, les soldats convergent vers le théâtre des opérations, en particulier en Lorraine, dans les Ardennes et en Belgique. C'est dans ces trois premiers mois de guerre de mouvement que meurent de nombreux soldats français dont cinq enfants de Mairé. En Belgique, à la fin août, deux d'entre eux dont Alexis Prévost qui était de la classe Deux, celle d'Alexandre.

Les Français et leurs alliés les Britanniques se replient dans l'Aisne et la Marne. C'est alors la première bataille de la Marne qui stoppe les Allemands et les a obligés à se retirer sur l'Aisne, grâce aux soldats de réserve acheminés vers le champ de bataille par les taxis parisiens. C'est au tour, début octobre, de trois autres.

Dès le 10 octobre, Allemands et Anglo-Français cherchent à se déborder par l'ouest. C'est la "course à la mer". Les Allemands veulent s'emparer des ports de la côte et lancent leurs attaques dans la région de l'Yser. Le 68ème RI est alors appelé en renfort dans le Nord. D'ailleurs, à la mi-octobre, Alexandre s'y trouve déjà : il attend d'être mis à la disposition de son nouveau régiment. Là, le 18 octobre, à Bailleul, à quelques encablures de la frontière belge, à la pose du matin, il termine tout juste le courrier adressé à la famille des Deux-Sèvres et s'apprête à écrire aux cousins de Paris, les Cougnault de la rue Beaubourg, à qui il aimait rendre souvent visite.

— Si je ne leur envoie pas une simple carte de l'endroit où je suis, se dit-il presque à voix haute, ils seront étonnés de ne jamais rien recevoir et privés du réel plaisir de me répondre. Sans doute vont-ils penser que je les ai oubliés. C'est surtout la réaction d'Eugène qui m'inquiète, lui et ses idées arrêtées...

C'est à ce moment-là que son chef intervient d'un ton bourru.

— Soldat Meunier, prépare ton barda, le 68ème vient d'arriver. Et vues les pertes qu'il a subies, il a besoin de tous ses réservistes immédiatement! On part dans trois jours.

— Où ça? demande Alexandre.

— Bah! en Belgique évidemment.

— Et mon courrier, j'ai le temps de le finir?

— Non, pas question de se la couler douce, en est en guerre mon pote, je te rappelle!

Cependant, le soldat Meunier est content de revoir cinq camarades, natifs de Mairé, incorporés au 68ème dès le début de la guerre. Bien sûr, à cette date, personne ne se doute qu'ils ne sortiront pas vivants de ce conflit.

Dès lors, Alexandre et ses compagnons d'armes participent à la bataille de l'Yser du 23 au 27 octobre. Est-ce là qu'un autre gars de Mairé, Emile Gaston Gadiou fut touché? Celui-ci décèdera le 4 novembre 1914 à l'hôpital complémentaire de St Malo-les-Bains, près de Dunkerque. Il avait tout juste 25 ans. C'est bien dans cette bataille que disparaurent deux autres natifs de Mairé et que Jérémie Guillaud, le soldat de Montalembert revu à Poitiers lors de la mobilisation, est blessé à la cuisse droite par des éclats d'obus, le 26 octobre. Il ne se remettra pas de ses blessures et finira par rendre l'âme à l'hôpital de Cherbourg le 20 décembre suivant .

Le courrier

Alors que la bataille fait rage en Belgique, dans les Deux Sèvres, la famille Meunier se tient au courant de la situation et fait tout pour soutenir le moral de son soldat Alexandre parti au front. C'est que tout courrier est vital pour les familles, permettant de garder un lien entre le front et l'arrière, malgré la censure. Le 21 octobre, Célestin envoie à son frère un colis, accompagné d'une lettre contenant un billet de 5 Francs. Mais il est inquiet. Combien de temps ça va mettre? Va-t-il recevoir ces envois? Il y a tant de soldats qui ne les reçoivent pas. A son retour à la boutique, il est surpris de recevoir une lettre d'Alexandre. Leurs lettres se sont croisées.

_ Ah! celle d'Alexandre n'a mis que trois jours pour venir, ça s'améliore!

La semaine suivante, les Meunier reçoivent des nouvelles d'Henri Piard, ce jeune cousin germain de Célestin et d'Alexandre, fils de l'oncle Pierre Piard et d'Alix Geoffroy, qui était déjà père de deux fillettes. Son épouse Germaine leur écrit qu'il a été dans l'Oise, l'Aisne et que maintenant, il est dans le Nord.

Le Conseil de révision de la classe 1915 vient d'avoir lieu ainsi que celui des ajournés et réformés de 1910. Il n'y a pas eu beaucoup de déchet. Il est vrai que par les temps qui courent, vaut mieux ne pas être très exigeant! Quant à son affectation, Célestin ne sait encore rien, il attend toujours. Tout ça l'inquiète beaucoup.

Le lendemain, le tailleur retourne à la poste pour envoyer à son frère un autre colis. En rentrant chez lui, il explose de colère.

_ Tu te rends compte, Irma, dans le colis d'aujourd'hui, il y avait une paire de gants, du chocolat et quelques fromages. J'ai dû ôter les fromages, on ne les accepte pas à la poste!

_ Tu les as rapportés au moins! Faut pas les perdre .

_ Mais c'est pas tout. Il n'en faut pas beaucoup pour peser un kilo et ils font payer l'envoi cher, 1F 35.

_ Tant que ça?

_ Ça devrait être gratis pour les militaires ! rouspète le tailleur.

_ Faut bien que le gouvernement ramasse un peu d'argent, il en aura besoin, il aura pas mal de frais à payer, répond Irma.

_ Oui, peut-être.. Mais quand même...Je dois maintenant expliquer tout ça à Alexandre.

_ N'oublie pas de lui parler d'Henri. Puisqu'il est dans le Nord, il va peut-être le rencontrer ... déclare Irma, sans trop y croire, avant de se plonger dans la préparation d'un maigre repas.

Les deux lettres de Célestin datées du 22 et du 29 octobre ainsi que les colis envoyés en campagne par la caserne de dépôt au Blanc ont été retournés à l'expéditeur parce qu'ils ne sont pas parvenus à temps au soldat Meunier. C'est qu'à cette époque Alexandre est fort occupé à guerroyer sur le front belge.

En effet, en Belgique, le 1er et le 3ème bataillon, c'est-à-dire celui d'Alexandre, du 68ème RI partent dans la nuit du 29 octobre et gagnent par étapes forcées la région de Zillebecke. Ce régiment soutient les Anglais qui, ayant subi des pertes énormes, menacent de fléchir et arrive à Hoogledebe. Il va vivre là de violentes attaques suivies d'énergiques réactions, empêchant l'ennemi de s'emparer d'Ypres et de passer l'Yser.

Zillebecke puis Cherbourg

Les jours suivants, le 68ème répond à une contre-attaque dans les rues de Zillebecke. Le 4 novembre, Alexandre y est sérieusement blessé, touché dans le dos, au niveau de l'épaule gauche. Il est aussitôt évacué vers Dunkerque. De là, un bateau l'emène directement à Cherbourg.

A son arrivée à l'hôpital St Paul, en lui donnant les premiers soins, les infirmiers constatent que sa blessure est grave et laisse peu d'espoir, étant donné qu'elle est déjà infectée, son épaule gauche dans la partie dorsale est déchirée et porte trois énormes trous d'une assez grande profondeur. Lors de son bref séjour à l'hôpital, il paraît ne pas souffrir beaucoup, mais il est très affaibli et refuse de prendre à peu près toute nourriture. Il est quand même nourri de biscuits et abreuvé de champagne et de banyuls. L'heure des soins qui est longue, est pour lui une heure de souffrance et de fatigue.

Pendant les rares moments de relative somnolence, les images défilent devant ses yeux. Surtout des visages d'enfants, tous âgés de sept ans, l'âge de raison. Visage espiègle de son neveu Lucien Meunier avec lequel il a pris tant de plaisir à jouer l'an passé à Sauzé. Visage paisible de sa petite cousine Germaine Cougnault, le jour de sa Première Communion au mois de mai précédent, à Paris...

Mais l'infection est trop proche du cœur et gagne peu à peu l'organe vital. **Le 11 novembre 1914**, après un de ces pansements si pénibles, il demande qu'on le dresse un peu, puis qu'on le recouche. Une sueur couvre bientôt tout son corps. Le moment fatal approche, l'aumonier est appelé, Alexandre se confesse et reçoit l'extrême onction en pleine connaissance. Son agonie est très courte, dure à peine quelques minutes. Il rend l'âme pendant que le prêtre récite sur lui les dernières prières. Alexandre est tout juste âgé de trente-deux ans et trois semaines.

Trois jours plus tard, l'hôpital envoie un avis de décès laconique à la famille, aux Brousses plus exactement, puisque c'est à cette adresse qu'Alexandre est officiellement domicilié. Aussitôt, Célestin écrit à l'hôpital pour en savoir plus sur les circonstances exactes de la mort de son frère. Cette demande n'arrive à Cherbourg que le 16 novembre. Huit jours plus tard, le 24, l'infirmier l'abbé Nolais qui l'a soigné jusqu'au bout, prend le temps de lui répondre et décrit les derniers instants d'Alexandre. Cette lettre est écrite par un religieux en guerre, alors il n'est pas étonnant de lire les dernières phrases: *"Pas un instant il n'a désespéré de sa guérison. Il faisait notre admiration et celle de toute la salle par son courage qu'il a conservé jusqu'au bout. Votre frère Monsieur est mort en bon Chrétien et en bon Français. C'est pour la France qu'il est tombé; que cette pensée aide à votre consolation."*

Peu après, à cette missive, l'administrateur de l'hôpital, M. Sallé ajoute ces mots: *"Tout ce qui pouvait être fait pour sauver votre frère l'a été et vous aurez cette consolation de savoir comme vous l'a écrit M. l'Abbé Nolais qu'il est mort pour la patrie et en excellent chrétien"*.

Ce courrier qui relatait la mort de leur frère, Célestin et Irma le conserveront dans leurs archives. Sa nièce Rose Meunier racontera, cent ans plus tard, qu'elle le lisait avec ses parents, tous les 11 novembre, célébrant à la fois l'armistice de 1918 et l'anniversaire de la mort de cet oncle qui fut dans les premiers à périr dans cette guerre, la Der des Der.

Dans la famille la réaction à ce décès est empreinte de sentiments mêlés, passant du chagrin compréhensible, à la critique à peine voilée des politiques français, dénonçant au passage des Français, traîtres à la patrie, tous ceux qui ont *"soutenu toute cette vermine de Boches comme il y en beaucoup qui l'ont fait jusqu'à présent, pour favoriser la destruction du sol national."* Telle est la réaction d'Eugène Cougnault, ce cousin parisien, issu de germain par les Piard qui répond à Célestin le 23 novembre.

La sépulture d'Alexandre Meunier se trouve dans le carré militaire du cimetière de Cherbourg-Octeville (50).

Morts pour la France

Le 16 avril 1919 une demande de renseignements du 68ème RI au Blanc est faite à la famille pour honorer la mort du soldat Alexandre Meunier. Il fut décoré de la médaille militaire le janvier 1920, de la croix de guerre avec l'étoile en bronze. Son nom figure sur le monument aux morts que la commune de Mairé-Lévescault fit ériger peu après.



Sur un million quatre cent mille militaires Français morts pendant cette guerre, 30 soldats, natifs de Mairé-Lévescault, nés entre 1875 et 1898 perdirent la vie lors de la Grande Guerre. Alexandre fut le neuvième de cette série, le dernier de l'année 1914.

Cependant, sur le monument aux morts, furent inscrits 40 noms de fils de Mairé-Lévescault morts en 1914-1918. En fait, seulement 15 d'entre eux étaient nés dans cette commune et y étaient encore domiciliés lorsqu'ils partirent au front. Parmi ces derniers, figurent non seulement Alexandre mort en 1914, mais aussi son cousin issu-germain, Jean-Baptiste Piard qui décéda, quatre ans plus tard, le 15 septembre 1918, en Grèce. En effet, ce matin-là, ce soldat de 2ème classe qui appartenait au 148ème Régiment d'Infanterie fut tué au combat dans le massif de Sokolipice, non loin du pont de la Mattova.

Dans quel état sont rentrés tous les autres combattants de Mairé-Lévescault?



Monuments aux morts de Mairé-Lévescault (2014)